Document généré le 23 avr. 2024 15:54

Recherches sociographiques

François ROUSSEAU, *La croix et le scalpel. Histoire des Augustines et de l'Hôtel-Dieu de Québec, Tome II : 1892-1989*

Nicole Laurin

Volume 38, numéro 3, 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057178ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057178ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Laurin, N. (1997). Compte rendu de [François ROUSSEAU, *La croix et le scalpel. Histoire des Augustines et de l'Hôtel-Dieu de Québec, Tome II : 1892-1989*]. *Recherches sociographiques*, *38*(3), 600–603. https://doi.org/10.7202/057178ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

corps social » (p. 11). Sa démarche fait voir que l'évolution des normes sexuelles, durant la période étudiée, n'épargne pas le discours des représentants de l'orthodoxie catholique qui se sont vus forcés de s'ajuster aux pressions du changement pour rester en prise sur l'époque.

L'un des intérêts de l'étude tient à la diversité des sources dépouillées et analysées. Outre le discours catholique officiel, puisé dans des revues comme *La famille chrétienne* et *Collège et famille*, Desjardins examine deux types de discours réformiste, l'un provenant d'« intervenants » des milieux catholiques (*Revue dominicaine, Les cahiers d'Action catholique*, etc.), l'autre d'experts des questions familiales et sexuelles (pédagogie-orientation, service social, etc.), en plus d'inclure à son corpus les « chroniques sentimentales » publiées dans trois périodiques à grand tirage de l'époque, *La Presse, Le Petit Journal* et *Photo-Journal*.

Ces différentes sources font l'objet d'un traitement spécifique à l'intérieur de chapitres distincts regroupés en trois parties portant respectivement sur la « problématique de l'adolescence », l'« éducation sexuelle » et les « fréquentations ». Ces trois parties de l'ouvrage abordent trois facettes étroitement imbriquées du processus analysé, ce qui, ajouté au retour circulaire aux mêmes trois sources, contribue à donner au lecteur l'impression de se laisser guider par l'auteur dans une sorte de cheminement analytique en spirale. Qu'elle ait fait ou non l'objet d'un choix délibéré, cette construction formelle s'avère tout à fait ajustée aux fins de la démonstration. Elle contribue à mettre tout particulièrement en évidence l'enchevêtrement des différentes logiques et des différents groupes d'acteurs en présence qui, tous ensemble, mais suivant des tracés distincts, auront participé au processus historique analysé, soit l'avènement d'une nouvelle normativité et d'une nouvelle éthique en matière de sexualité adolescente.

Même si le propos de l'ouvrage déborde nettement l'intérêt anecdotique que l'on peut trouver à se replonger dans l'atmosphère d'une période historique à la fois si proche et si lointaine, il ne faudrait pas non plus se priver du plaisir que peut apporter un ouvrage comme celui de Desjardins aux amateurs de chroniques d'époque. En plus de sa contribution à l'histoire de l'adolescence et de la sexualité au Québec, Desjardins offre à l'édition savante québécoise un livre d'atmosphère, ce qui est assez rare dans nos disciplines.

Léon BERNIER

INRS-Culture et société.

François ROUSSEAU, *La croix et le scalpel. Histoire des Augustines et de l'Hôtel-Dieu de Québec, Tome II : 1892-1989*, Québec, Les éditions du Septentrion, 1994, 489 p.

Second tome de l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec et de la communauté des Augustines, propriétaires et gestionnaires de l'hôpital, l'ouvrage de François Rousseau apporte une contribution pertinente et érudite à l'histoire des institutions

sanitaires et de la médecine hospitalière, champs de recherche peu exploités au Québec. Son étude des religieuses hospitalières est toutefois plus superficielle. Les Augustines elles-mêmes ont commandité cette recherche et facilité sa réalisation. L'auteur a eu accès aux fonds d'archives très riches du monastère et de l'hôpital, en grande partie inédites, dont il a classé ou inventorié certains documents. Il s'impose de souligner l'ampleur, la rigueur, la minutie du travail qui a permis de retracer et d'illustrer l'évolution de l'hôpital, en tenant compte de tous ses aspects significatifs. En effet, l'auteur décrit le rôle et les occupations des médecins, des religieuses et des autres catégories de personnel, il analyse aussi la clientèle de l'hôpital. Il rend compte des pratiques et des techniques dans le domaine des soins, leur mode d'organisation et de gestion. Le financement de l'hôpital, la structure de l'autorité, l'administration des services sont étudiés attentivement, sans oublier l'architecture et l'aménagement. En outre, l'auteur s'intéresse aux relations entre les principaux acteurs de la scène hospitalière et les dirigeants de l'Église, de l'État, de l'Université. Il retrace l'engagement des médecins, des religieuses, des employés au sein des organismes nationaux ou internationaux, œuvrant dans le secteur de la santé : associations scientifiques, professionnelles, syndicales, regroupements d'hôpitaux, etc. Finalement, l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec est rattachée à celle de l'institution hospitalière en Occident. Elle est aussi resituée dans l'histoire sociale et politique du Québec contemporain dont elle inspire une relecture.

Le texte de François Rousseau n'est pas un récit du quotidien et de l'événement qui tissent la vie de l'hôpital au fil du temps. On se surprend à le regretter. Pourquoi les historiens ne nous racontent-ils plus l'histoire ? L'auteur n'est pourtant pas avare de détails intéressants, par exemple le menu servi aux employés en 1938, mais l'élément narratif joue un rôle secondaire, subordonné à la démonstration. En effet, la problématique de l'auteur pèse lourd ; elle organise la thématique, préside au regroupement et à la présentation des matériaux, elle dicte l'interprétation. Deux thèses — évoquées par l'image de la croix et du scalpel — rendent compte de l'évolution de l'Hôtel-Dieu, de 1892 à 1989. Côté scalpel : le corps médical, agent du progrès scientifique et technique, engage l'hôpital dans une révolution qui marque son entrée dans la modernité. Cette révolution se produit vers la fin du XIXe siècle et s'affirme jusqu'en 1930. Ses causes autant que ses effets sont complexes. Selon l'auteur, elle s'expliquerait par « Les effets de l'urbanisation, de l'industrialisation et des transformations de la famille urbaine d'une part, conjugués aux progrès de la médecine et aux espoirs que les découvertes de l'ère pasteurienne ont suscités d'autre part » (p. 14). La révolution se manifeste notamment par un changement dans la nature de la clientèle : l'institution accueillera dorénavant tous les malades et non seulement les miséreux, ces derniers deviendront pour elle une charge de plus en plus onéreuse. Parallèlement, une « mutation de la pensée » (p. 400) transforme les représentations sociales du corps, de la santé et de la maladie. « Au " corps microcosme " et au " corps métaphore " des deux périodes précédentes succède le " corps machine ", support et condition de la production et du rendement » (p. 14). Dans le domaine hospitalier, l'ère de la modernisation scientifique, technique et mentale sera suivie, après 1930, d'un « colossal effort d'institutionnalisation et de normalisation à l'échelle nord-américaine » (p. 4 de couverture), qui consolidera le nouveau rôle social de l'hôpital.

Finalement, la Révolution tranquille viendra façonner le système sanitaire actuel. Toutefois, selon l'auteur, les réformes mises en œuvre par l'État québécois, au cours de cette période, apparaissent comme le prolongement de l'évolution amorcée au tournant du siècle, elles entérinent une situation de fait déjà ancienne et sous ce rapport, elles ne donneront que « l'impression de la nouveauté » (p. 330). La seconde thèse de l'auteur permet de comprendre ce paradoxe. En effet, côté croix, l'hôpital est un fief de l'Église, un lieu parmi d'autres où son influence s'exerce sur la société. Néanmoins, « pour les observateurs les plus avertis », cette apparente hégémonie de l'Église n'était qu'une « enveloppe culturelle et religieuse [...] qui avait subi de multiples assauts depuis le début du siècle et s'était fissurée en maints endroits » (p. 329). Lorsque pointe la lumière de la modernité, la croix représentée par les Augustines fait déjà figure d'« anachronisme ». Les religieuses — « diplômées, compétentes, efficaces » (p. 152) — « n'ont pourtant pas hésité à faire de leurs hôpitaux une des voies d'accès les plus précoces du Québec à la modernité » (p. 391). Elles n'en sont pas moins « piégées » par un « système hybride » dont « les référents culturels renvoient toujours à la charité et à l'assistance » (p. 320) alors que « la rationalité scientifique et la rationalité économique tendent [...] à transformer les hôpitaux en de véritables entreprises de services » (p. 272). Fatalement, l'auteur constate en fin de parcours que la « fonctionnalité sociale » des religieuses a « pris le pas sur leur vocation » (p. 397). On ne peut pourtant éviter de remarquer que ce système hybride, cet anachronisme s'est épanoui pendant un siècle.

À cet égard, la perspective de François Rousseau rejoint celle de plusieurs travaux d'histoire et de sociologie du Québec, publiés au cours de la dernière décennie. En résumé, dès la seconde moitié du XIXe siècle, le Québec serait une société moderne et libérale, normale sous tous rapports, malgré la persistance d'un anachronisme irritant : l'omniprésence sociale, politique et culturelle de l'Église dont les assises cependant seraient irrémédiablement minées, par définition, dès le début de la modernisation, Dieu merci ! serait-on tenté d'ajouter. Dans ce contexte, la Révolution tranquille, comme l'écrit François Rousseau, « en mettant bas les masques qui obscurcissaient une partie de la réalité [...] aura davantage consacré une évolution qu'induit une véritable rupture d'avec le passé » (p. 330). Ainsi, on aurait rêvé la Révolution tranquille. En adhérant à cette théorie désuète de la modernité, on finira par se persuader aussi que l'Église n'a jamais existé.

L'étude d'un seul hôpital ne permet pas de percevoir ce que représentent les communautés religieuses féminines, à l'échelle nationale et internationale, au cours de la période considérée : le poids de leur nombre et leur effectif ; l'envergure, l'efficacité et la capacité productive de leur organisation, le pouvoir et les ressources humaines dont disposent leurs administrations. Par exemple, le financement de leurs réseaux d'institutions hospitalières résulte de stratégies complexes qui se déploient bien au-delà de la scène locale ou provinciale. En ce domaine, la charité et le devoir d'assistance aux malades exigent la plus grande rationalité et le maximum d'efficacité. Ces principes s'appliquent aussi à la gestion des institutions, à l'organisation des services et aux soins prodigués aux patients. Moins pressé de démontrer ses thèses, l'auteur aurait sans doute pénétré plus profondément dans l'univers des religieuses. Il aurait compris que la vocation, loin de s'opposer à la

modernisation de l'institution hospitalière, en est le moteur ; la vocation exige la rationalisation et la normalisation des pratiques, la dite fonctionnalité sociale des religieuses. Que l'Église et l'État aient conjugué leurs efforts pour inciter les communautés à se retirer du champ hospitalier dépend d'une logique différente, politique celle-là, technocratique et masculine de surcroît. D'ailleurs, cet épisode se termine longtemps après la Révolution tranquille. Il s'inscrit dans un mouvement de techno-bureaucratisation des appareils politiques qui déferle sur le Québec mais le déborde largement. Il entraîne la subordination des communautés à la hiérarchie de l'Église et au pouvoir central de l'État, dans le cas des hôpitaux. Le dernier chapitre est étonnant. L'auteur y reprend à son compte le discours imposé aux religieuses par le Concile Vatican II : « tournant le dos au légalisme [...] les religieuses de toutes les communautés ont renoué avec les sources de la vie chrétienne et du message évangélique et, au terme d'une véritable archéologie, remis en lumière l'inspiration originelle de leurs fondatrices ou de leurs fondateurs ; puis, dépoussiérant leurs constitutions, elles en ont fait des programmes d'action adaptés aux temps présents » (p. 384). Qu'enfin adaptées, elles succombent ne lui donne pas matière à réflexion.

Nicole LAURIN

Département de sociologie,
Université de Montréal.

Denis VAUGEOIS, *La Fin des alliances franco-indiennes. Enquête sur un sauf-conduit de 1760 devenu un traité en 1990*, Montréal et Sillery, Boréal et Septentrion, 1995, 288 p.

En examinant le texte du Traité de Longueuil, dit de Murray, du 5 septembre 1760, c'est-à-dire trois jours avant la capitulation de Montréal devant les armées britanniques, l'auteur nous livre une étude et minutieusement détaillée qui conclut que la Cour suprême du Canada dans l'arrêt Sioui s'est trompée et nous a mis sur une mauvaise piste au sujet des droits autochtones. Le document principal avait été qualifié de « certificat de protection » le 18 avril 1824 par un comité de l'Assemblée législative du Bas-Canada, et ensuite de « sauf-conduit » par les Archives publiques du Canada en 1976. En juillet 1984, Patricia Kennedy écrit à un avocat du ministère de la Justice pour l'assurer que ce genre de document se retrouvait souvent, mais seulement dans des « journals and diaries», car dans les circonstances, « there would have been little opportunity to establish administrative procedures ». La Cour l'a qualifié de traité en 1990 en se basant sur une copie du document-clé. Et commence l'« enquête » sur un jugement qui intéresse surtout les spécialistes.

Vaugeois nous présente un exposé intéressant (p. 152-154), quoique d'une utilité restreinte, sur l'ordre chronologique des copies D-7 (photocopie) et D-7a (imprimé). J'ai eu moi-même l'occasion de consulter le document conservé à